

# 1

*Clara, du Kent à Callyzion en Cornouailles  
Décembre 1918, un mois après l'armistice  
de la Première Guerre mondiale*

**J**e suis arrivée du Kent hier soir.  
Toute seule.

Dès l'arrivée de la lettre de la mère de Bertie, je sus que je devais partir. Je fis mes bagages en me répétant qu'il fallait rester forte. J'embrassai ensuite Philippa et Mikey et leur assurai que je reviendrais bientôt ; puis je refermai la porte derrière moi et partis en direction de la gare. Je ne voulais pas qu'ils voient mes larmes. De toute façon, plus rien ne serrait mon cœur flétri, désormais insensible aux coups de la vie. Une petite voix dans ma tête me criait de faire demi-tour, de rentrer, d'abandonner cette quête futile. J'hésitai et faillis revenir sur mes pas, mais l'envie de voir la maison de Bertie et de rencontrer la famille qui aurait dû devenir la mienne était plus forte que tout.

À Londres, je trouvai une pension de famille près de la gare de Paddington.

— C'est juste pour cette nuit, annonçai-je à la propriétaire austère.

Au lieu de répondre, elle se contenta de pointer du doigt l'écriteau derrière elle. *Silence après 18 heures, aucun visiteur, petit déjeuner à 8 heures, règlement d'avance.*

Je lui remis la somme demandée, puis elle me montra ma chambre. Celle-ci se trouvait à l'avant de la maison et avait

vue sur une rangée de maisons mitoyennes enduites de stuc blanc. Absolument charmant.

Après une mauvaise nuit, je me levai tôt de peur de rater le train de 7 h 35 pour la Cornouailles. Je me lavai et m'habillai en me déplaçant sans bruit sur le tapis miteux en lirette qui couvrait à peine le plancher fissuré. Par chance, le bois ne craquait pas.

Après avoir descendu l'escalier, je sortis discrètement dans la rue encore sombre. Par la fenêtre en saillie, j'aperçus la salle à manger. Les tables étaient mises pour le petit déjeuner. Je n'avais rien avalé depuis mon départ du Kent la veille, mais je n'avais pas faim.

Je marchai d'un bon pas jusqu'à Paddington. Dans l'air froid du matin, mon souffle formait des traînées nuageuses. La gare éclairée se profilait au loin, une lueur bienvenue pour les voyageurs matinaux comme moi.

Bien que le soleil ne soit pas encore levé, une certaine agitation y régnait déjà. Un flot continu de banlieusards s'écoulait vers le métro et les sorties de la gare. Jeunes femmes actives élégantes, hommes d'âge mûr coiffés de chapeaux melon et vêtus de manteaux à col en velours, jeunes hommes en uniforme, certains appuyés sur des béquilles, d'autres manchots ou portant des lunettes noires et une canne blanche. Je dus ravalier la boule qui s'était brusquement formée dans ma gorge tandis que je les observais rapidement tour à tour. Bertie pouvait-il se trouver parmi eux ? Peut-être que ces hommes l'avaient vu ? Qu'ils s'étaient battus à ses côtés ? Qu'ils avaient des nouvelles de lui ? Qu'ils l'avaient regardé m'écrire ses longues lettres d'amour ?

Une femme âgée salua un soldat aveugle en lui touchant le bras et prononça son nom.

— Maman ?

Je dus détourner les yeux ; il aurait été trop douloureux d'assister à ce moment d'intimité. Je sursautai lorsqu'un porteur me tapota l'épaule.

— Un coup de main pour porter vos bagages, mademoiselle ?

— Non, ça va, merci.

Je serrai mon sac de voyage contre ma jambe et partis à la recherche de mon quai.

Je m'apprêtais à effectuer le plus long trajet en train de toute ma vie. Bertie et moi avions imaginé ce voyage tant de fois ! Ma rencontre avec ses parents, son frère et sa sœur promettait d'être excitante.

— Nous pique-niquerons dans les dunes ou sur la plage, avait-il annoncé un jour. Il y a des flaques pleines de petits crabes et de crevettes dans les rochers. Tu aimes nager ?

— Je n'ai jamais essayé.

— Je t'apprendrai, avait-il dit en passant ses bras autour de moi. L'eau est froide, mais je te réchaufferai.

Jamais un homme n'avait été aussi gentil avec moi. Il m'avait embrassée sur la tête.

— Mes parents vont t'adorer.

J'étais nerveuse à présent. Mon train attendait le long du quai.

J'envisageai un instant de rentrer chez moi dans le Kent, auprès des deux personnes que j'aimais le plus au monde. Une bouffée d'angoisse, un sentiment de terreur même, montait dans ma poitrine. La famille de Bertie estimerait-elle que je ne faisais pas l'affaire ? Ou m'accepterait-elle immédiatement en son sein ? Ses proches m'apprécieraient peut-être, mais moi, les apprécierais-je ?

Chaque wagon était traversé par un long couloir et composé d'une suite de petits compartiments abritant six sièges chacun. Je m'arrêtai près d'un employé des chemins de fer qui tenait un sifflet et un drapeau.

— Excusez-moi. Pourriez-vous m'indiquer où se trouve la voiture C, compartiment 2, s'il vous plaît ?

— C'est la suivante, répondit l'homme sans quitter des yeux la foule de passagers qui affluaient de tous côtés sur le quai.

— Merci.

Je la repérai facilement. Une feuille de papier blanc sur laquelle était inscrit un C était collée sur la porte ouverte du wagon.

Une fois à bord, je tournai à gauche et trouvai mon compartiment. Par chance, il était désert. Je n'étais pas d'humeur à bavarder avec des inconnus.

Je m'installai à côté de la fenêtre dans le sens de la marche et posai mon sac de voyage sur le siège voisin. Si je m'étais ainsi, cela dissuaderait peut-être d'autres passagers de s'asseoir près de moi.

Je retirai mes gants et mon manteau puis les pliai et les empilai sur mon sac. Voilà qui ferait un rempart efficace. N'ayant plus rien à faire, j'observai les adieux des voyageurs par la fenêtre. Des baisers pour les femmes. Des poignées de main pour les hommes.

— Je t'écrirai pour te raconter comment ça se passe.

— Tu vas me manquer.

— À bientôt.

— Je t'aime.

J'aurais bien aimé connaître leurs histoires. Dieu seul savait quels secrets cachaient tous ces gens souriants.

J'aperçus un homme d'âge mûr qui se frayait un chemin à travers la foule. Plutôt petit, il portait une minuscule moustache hérissée et traînait péniblement sa valise, un journal plié sous le bras. Je le détestai instantanément. Il avait cet air arrogant et sûr de lui qu'affichent tant d'hommes. Alors qu'il cherchait manifestement son wagon, il croisa mon regard à travers la fenêtre, dont je m'éloignai aussitôt.

Mais il leva le poing et frappa à la vitre.

— Est-ce bien la voiture C ? cria-t-il.

Je baissai les yeux vers mes pieds et fis comme si je n'avais rien entendu.

Il frappa plus fort.

— Est-ce que c'est la voiture C ? hurla-t-il, l'air de me prendre pour une sourde.

Je fus bien obligée de lui répondre.

— Oui.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt ?

Il secoua la tête en marmonnant puis se pencha pour soulever sa lourde valise.

Quelques secondes plus tard, il franchit maladroitement la porte coulissante de mon compartiment.

— Ah ! Quelle chance que cette voiture soit presque vide.

Sa présence rendit instantanément l'atmosphère suffocante. Il laissa lourdement tomber sa valise sur le sol.

Je compris alors qu'il avait l'intention de s'étaler davantage encore que moi.

Toussant et soufflant, l'homme souleva à nouveau sa valise et la lâcha à quelques centimètres de mon petit sac. À présent, je me sentais cernée pour de bon.

Pendant qu'il s'affairait, je gardai le regard braqué sur l'extérieur. Au moins il ne pourrait pas s'asseoir à côté de moi. Il n'allait tout de même pas choisir le siège d'en face ? Sans tourner la tête, je le regardai en coin afin de vérifier ce qu'il faisait. Il était occupé à épousseter son chapeau melon avec la manche de son manteau. Je le soupçonnai de chercher à attirer mon attention. Un subterfuge pour engager la conversation. Je gardai le silence.

Il finit par poser son chapeau sur le porte-bagages au-dessus des sièges. Il retira ensuite son manteau, le plia soigneusement et le rangea juste à côté. Enfin, tout en frottant des peluches invisibles sur sa veste, il s'assit juste en face de moi, les genoux à seulement quelques centimètres des miens. Exactement ce que je redoutais. Il se mit à l'aise et ouvrit son journal.

— Ah, voilà qui est mieux. Belle journée pour voyager, n'est-ce pas ?

Je ne répondis pas. Mieux valait ne pas encourager le dialogue. Je tournai les yeux vers la fenêtre. Comment ça, une belle journée pour voyager ? Au-dessus de nos têtes, le toit de la gare nous empêchait de voir si le soleil était levé, et, sur le quai, le souffle des gens formait encore des nuages blancs dans l'air froid.

— Je vais ouvrir la fenêtre, dit-il. Je ne supporte pas d'être enfermé.

Lorsqu'il posa son journal et se leva, j'éloignai mes genoux pour éviter de le toucher. Il tira sur la sangle en cuir de la fenêtre, baissa la vitre qui s'arrêta avec un bruit sourd et se rassit.

— C'est tout de même mieux ainsi.

L'odeur du charbon brûlé et de la suie, les cris des porteurs chargés de bagages ainsi que l'air glacial de ce mois de décembre s'engouffrèrent dans le compartiment.

Je songeai à renfiler mon manteau, mais cela ne ferait qu'encourager davantage de remarques de sa part.

Je sentis son regard sur moi. Il m'examinait par-dessus ses demi-lunes.

— Si je peux me permettre, vous semblez avoir bien besoin d'un bol d'air, dit-il.

— Je me porte parfaitement bien, merci.

— Vous allez jusqu'au bout ?

— Pardon ?

— Jusqu'à Penzance ?

— Non.

Je baissai les yeux vers mes genoux. Dans mon petit sac à main en velours se trouvaient mon billet de train, mon porte-monnaie, mon mouchoir, mon rouge à lèvres et mes cigarettes. Si seulement j'avais également emporté un livre ou un magazine !

— Moi, je descends au terminus, poursuivit-il. Je rends visite à mon fils. Il revient tout juste de France. Avec quelques doigts en moins, mais il est vivant, Dieu merci. C'est vraiment un miracle. Une grenade lui a explosé sous le nez. Il est passé caporal, comme son grand-père en Crimée. Je suis très fier de lui. Connaissez-vous Penzance ?

Je secouai la tête et regardai à nouveau par la fenêtre en priant pour qu'il se taise. Hélas, ma prière ne fut pas exaucée.

— Terrible, cette guerre. Elle est censée mettre fin à toutes les autres, à ce qu'on dit.

Il reprit son journal et l'agita sous mon nez.

— Mais tous ces jeunes hommes disparus ! Ce sont des héros, ces gars-là. À part les objecteurs de conscience, évidemment.

Il esquissa une moue de dégoût.

— Belle bande de lâches. Ah, ça, ils sont tranquilles. Ils n'ont jamais eu à affronter l'ennemi. Mais pendant ce temps-là, nous perdons une génération entière de garçons courageux. Les meilleurs, les plus intelligents. Il n'en reste quasiment pas un en vie.

Je resserrai les doigts sur la trame du velours de mon sac. Ce discours n'avait rien de nouveau. J'avais entendu tant de gens dissenter sur ce sujet auquel ils ne connaissaient rien. Ils me tapotaient la main. Répétaient que je devais être très fière de Bertie. J'avais tellement envie de les injurier. De hurler : « Mais bien sûr que je suis fière de lui, bande d'idiots ! »

Sentant ma colère revenir, je serrai les poings dans l'espoir de maîtriser la violence qui couvait en moi.

— Nous avons gagné cependant, poursuivit l'homme. C'est le plus important.

— Arrêtez, je vous prie.

La véhémence de mon ton me surprit. Il cessa de sourire et me regarda avec étonnement.

— Quoi donc ? De parler de la guerre ? Je cherchais seulement à engager la conversation. C'est ce que font les personnes polies. Comme je le dis souvent à ma femme, tout est la faute des suffragettes. Les jeunes femmes d'aujourd'hui n'ont plus de conversation. À force de conduire des ambulances et de se croire capables de remplacer les hommes...

Il se tut brusquement comme s'il venait de comprendre quelque chose, puis il hocha lentement la tête.

— Oh, je vois. Vous avez perdu quelqu'un, n'est-ce pas ? Une personne très proche ? Je le devine toujours. Beaucoup de femmes souffrent. Leurs amoureux ne sont pas revenus. Je suppose que vous n'aurez plus jamais l'occasion de vous marier, vu le nombre de jeunes disparus. Comme je vous plains.

Ces paroles mirent le feu aux poudres dans mon esprit.

— Comment osez-vous ! Vous n'avez pas honte de me parler ainsi ? Vous ne savez rien de moi.

— D'accord, d'accord. Ne vous énervez pas. Vous souffrez, ma petite, voilà tout. Le chagrin a déjà rendu plus d'une femme aigrie, vous savez.

— Taisez-vous. Taisez-vous, fermez cette fichue fenêtre et quittez ce compartiment.

Ma voix était de plus en plus aiguë.

— Nom d'une pipe, dit-il en rassemblant ses affaires. Ce pauvre gars est mieux mort que marié à une furie comme vous. Mais vous, vous n'en retrouverez jamais un pareil.

Il se leva pour récupérer son chapeau et son manteau.

— Puisque vous y tenez, je vais aller chercher des compagnons de voyage plus aimables ailleurs.

La dernière porte du train claqua, le sifflet du chef de gare retentit et le train démarra avec une secousse. L'homme faillit tomber à la renverse sur mes genoux. Je le repoussai aussitôt, ce qui le fit basculer vers l'avant. Il s'effondra alors



sur son énorme valise et lâcha son journal, le souffle coupé. Enfin, il se releva péniblement en se massant l'épaule.

Je ramassai son journal et le lui lançai.

— Je plains la pauvre femme qui vous a épousé.

L'homme me regarda en secouant la tête puis, les lèvres serrées, il quitta le compartiment.

Enfin tranquille, je refermai la fenêtre puis cherchai mon mouchoir dans mon petit sac et essuyai rageusement mes larmes brûlantes, tandis que le train, ses roues mises en branle par la puissance de la vapeur, s'éloignait du quai avec une nouvelle secousse.

Pendant l'heure qui suivit, je continuai à verser des larmes de chagrin et de colère, consternée à l'idée de pleurer dans un lieu public, mais soulagée que cela dissuade les quelques passagers qui traînaient encore dans le couloir d'entrer dans mon compartiment.

Plusieurs longues heures plus tard, je franchis enfin le Royal Albert Bridge, ce grand pont métallique construit par Brunel qui enjambait la Tamar, frontière entre le Devon et la Cornouailles.